

Art



Carole Benzaken au centre Pompidou

Portrait d'une artiste réjouissante, qui filme et peint tout ce qui fait corps avec la vie.

Peinturama

Au milieu d'un art contemporain aux tonalités souvent moroses, usant et abusant de l'ironie, de la dérision, d'images crues, l'œuvre de Carole Benzaken est une intrusion réjouissante. Sur les murs de l'Espace 315 du centre Pompidou à Paris, ses 50 mètres de bandes de bois peintes, ponctués çà et là d'écrans vidéo, relèvent de la pure jubilation : s'y côtoient sans hiérarchie un chat ronronnant au soleil, des branchages, des mains croisées, une tranche de pastèque, des ciseaux dans une mèche de cheveux, un pied dans le plâtre, des moutons, des sourcils, un papillon, et des images d'actualité... le tout bord à bord, tantôt en pâte vivement colorée, tantôt en film vidéo. Comme une tranche de vie tirée du quotidien d'une artiste de 40 ans, bosseuse passionnée de musique, de théâtre, de cinéma, et qui entend brûler la vie par tous les bouts.

Cette exposition personnelle n'est pas initiée directement par le centre Pompidou : organisée par des collectionneurs privés, elle couronne en fait la lauréate du prix Marcel-Duchamp. Et Nathalie Obadia, la première galeriste à avoir exposé Carole Benzaken,

➤ A voir

"Search for the new land", jusqu'au 7 février au centre Georges-Pompidou.

en 1993, est particulièrement émue de la voir ici : « Quand Carole a démarré, se souvient-elle, le succès est venu des acheteurs privés, mais l'institution boudait cette peinture joyeuse, taxée de "décorative". »

Carole Benzaken a l'habitude de ces reproches. A peine débarquée aux Beaux-Arts de Paris, en 1985, pour travailler sa peinture miniature et figurative, elle est déjà à contre-courant : ce médium est mal vu, juste toléré. « Si on n'était pas dans la norme, se rappelle-t-elle, il fallait se justifier en élaborant un discours théorique. » Qu'elle s'est empressée d'oublier depuis, précise-t-elle dans un éclat de rire. Lorsque, au début des années 90, elle peint d'immenses tulipes, beaucoup s'indignent de cette production « séductrice ». « C'était à la limite du mauvais goût ! Mais j'avais envie de remplir la surface de couleurs, sans alibi intellectuel. Sans stratégie non plus. » Avec les années, cette liberté a encore pris une belle ampleur. Cette femme rayonnante au visage méditerranéen avoue : « ne plus se soucier d'éviter les écueils ».

Les mauvaises langues qui l'accusent d'inclure la vidéo à son travail parce que « c'est à la mode » n'ont donc rien compris. Car sa matière première, c'est d'abord le produit de tous les médias, qu'elle appelle des « filtres ». La télévision, par exemple. Carole l'aborde sans le son, en photographiant son écran... qu'elle transpose ensuite en peinture. Ainsi



naît sa série de toiles sur l'enterrement de Diana, après que l'artiste a été submergée par une émotion qu'elle ne s'explique pas.

Cette manie d'engranger des flots d'images remonte à l'enfance : photos de famille, cartes postales d'animaux, publicités de pizzas, catalogues de fleuristes, prospectus, et même des bouts de papier ramassés dans la rue parce qu'enrichis de traces de semelle ! Dans *Paris-Match*, elle découpe les images de la conquête spatiale ou de la guerre en Irak ; dans *Télérama*, plutôt ce qui concerne le cinéma. Sa manie, elle l'a développée par vrai goût artistique. Une habitude familiale sans doute : son père, mathématicien, prof d'université, consacre son temps libre à la sculpture et à la musique, quand sa mère, enseignante elle aussi, se passionne pour la danse. Et, tout naturellement, Carole dessine et peint. Adolescente, elle rêve d'être décoratrice ou scénographe, en tout cas d'avoir un métier qui lui donne les moyens de continuer ce passe-temps. Aussi quand la Grenobloise de 17 ans monte à Paris, c'est pour entrer à l'école des Arts appliqués, section textile. Un échec aux Arts-Déco décidera autrement

de sa carrière. Direction les Beaux-Arts, faute de mieux. Ou plutôt tant mieux !

Là, un cursus moins technique, plus sensible, empreint de philosophie, à l'ombre de personnalités fortes comme les peintres Henri Cueco ou Joël Kermarrec, lui ouvre de nouveaux horizons. De quoi passer douze heures par jour à l'école, pratiquer des techniques aussi différentes que la photo, la lithographie, la gravure, découvrir les galeries, les musées... Elle comprend surtout que l'art n'est pas un but en soi, juste le moyen d'exprimer l'incroyable vitalité qui l'habite. Découvrant petit à petit qu'une grande partie du milieu de l'art contemporain est « plus occupée à représenter qu'à être », elle assure pour sa part vouloir mener sa vie plutôt que sa carrière. Ainsi, quand en 1997 elle obtient une bourse de l'Afaa (Association française d'action artistique) pour une résidence de quatre mois à Los Angeles, elle y reste sept ans ! Pas pour s'insérer dans le réseau de l'art contemporain, mais pour s'installer dans le ghetto d'In-

Travelling 5, de Carole Benzaken, 2004.



glewood (le quartier des émeutes de 1992), où elle fréquente le milieu du jazz noir. « J'ai été happée par cette rythmique fabuleuse. » Parler des autres, de ses professeurs, des musiciens, d'artistes contemporains comme Shirley Jaffe ou Ed Ruscha déclenche un éclat supplémentaire dans son regard. « Je n'aime pas beaucoup expliquer ce que je fais moi-même », avait-elle prévenu d'emblée.

Si l'exposition s'intitule « Search for the new land » (titre d'un disque du trompettiste Lee Morgan), c'est parce que Carole Benzaken décèle quantité de liens entre sa peinture et l'improvisation musicale. Juxtaposition quasi instrumentale, en effet, que ces rapprochements de manières, lisse, épaisse, floue, hyperréaliste, de rythmes différents aussi. Comme dans ces deux vidéos contiguës, au titre commun, *Here and there* : l'une montre le soleil couchant qui défile à travers des branches, filmé depuis une voiture roulant en Californie ; l'autre est un plan fixe sur un jeu d'ombre et de lumière filtré par des arbres sur un rocher moussu de la campagne auvergnate. Soit la vitesse et l'immobilité, et des lieux aux antipodes. « J'organise des frottements entre différentes réalités, l'intime, l'actualité, la publicité, l'art, l'anecdote, le désiroire, le décoratif. »

Et il s'agit de tisser toutes ces bribes avec soin. D'où des cadrages drastiques. D'un visage, Carole Benzaken ne livre que le front et les sourcils ; d'un paysage urbain, une roue de camion et un fragment de panneau publicitaire. Le format longiligne de certaines de ses peintures renforce encore l'effet. Comme si nous portions des lunettes opaques ne laissant qu'une mince fente horizontale pour la vision. Histoire de rappeler que la réalité est infiniment plus riche. En voici donc, sur les murs du centre Pompidou, une tranche, étroite comme une pellicule de film. D'ailleurs Carole Benzaken a toujours rêvé de « faire du cinéma en peinture ». Parmi ses nombreux travaux, elle a entrepris depuis 1989 de peindre sur un rouleau de papier pour machine à calculer... et a aujourd'hui dépassé les 60 mètres !

Mais pourquoi alors ne pas choisir la caméra ? Si elle aime la vitesse et le défilement visuel que celle-ci procure, elle affectionne aussi la lenteur de la peinture. « Je cherche à bouger sans bouger. » Soit engranger un maximum d'images et de sensations, tout en prenant le temps de « sur-vivre » et de savourer chacune d'elle. Une extraordinaire machine à intensifier la vie ●

Catherine Firmin-Didot